

Meuhhhhhhhhhh

Quel enseignant n'a pas ri, ou au moins souri, en entendant cette mère d'élève se plaindre ainsi de son petit Jérôme : « Il m'a fait une bonne grippe ! » ?

Quel enseignant n'a pas dit : « Qui vient *me* faire cet exercice ? », « Refais-moi ça proprement ! », « Qui peut m'expliquer comment ça fonctionne ? », « Viens *me* ramasser ce papier que tu as jeté par terre ! », « Qui peut *me* trouver la réponse ? » ... ?

Installez-vous dans une quelconque classe de débutant, lequel ne fait que répéter à l'envi le langage qu'il a toujours connu, ce qu'il a intégré sans la moindre résistance et va faire passer de même, installez-vous dans n'importe quelle classe d'enseignant bien moins débutant ou carrément au bord de la retraite, et comptez, comptez, comptez les *me*, le mot préféré des « éleveurs d'enfants » de tous poils...

Difficile de rompre le lien de dépendance. Difficile de lâcher du lest. Difficile de renoncer au pouvoir exercé sur un individu. Difficile enfin, à l'instar de ces mères que nous stigmatisons dans leur incapacité à couper le cordon, de délivrer, en bonne et due *forme*, le savoir émancipateur.

Mais qu'en pense l'individu ?

Voici Alexandre, individu lamda, petit élève gentil, sans problème notable, si ce n'est celui qui résulte de trop fréquentes absences dont finit, au bout d'un trimestre, par s'inquiéter la maîtresse. Absences excusées certes, la plupart par un mot de la mère, quelques-unes par un certificat médical, mais qui représentent au demeurant, pour le premier trimestre, un tiers du temps scolaire. Après de multiples mises en garde, le conseil de cycle décide de procéder à un signalement auprès de l'Inspection Académique. Il va sans dire que la mère, prévenue par téléphone de l'action engagée, réagit très mal. Elle accuse l'école de n'avoir pas su réintégrer son enfant qu'elle avait déscolarisé l'année précédente à la Martinique, région « *nulle au niveau scolaire* », et qu'elle avait inscrit pendant cette période à des cours par correspondance au CNED, le maintenant ainsi sous sa férule, comme il se doit.

Elle ajoute : « *Vu l'état de santé du gamin, il faudrait que la maîtresse s'adapte et le laisse aller aux toilettes autant qu'il le demande !* »

La veille, la maîtresse avait laissé sortir le gamin cinq fois avant de rompre ce qu'elle avait fini par considérer comme une sorte de jeu puérile. Ce qu'il avait d'ailleurs accepté sans broncher.

Au téléphone, la conversation est houleuse. Depuis tant d'années en effet, je ne supporte plus que l'Ecole soit remise en question par qui n'en a ni la légitimité ni la compétence, parce qu'avec l'âge j'ai peut-être fini par faire ce fameux « transfert institutionnel » dont on se gaussait dans les années soixante-dix, mais aussi parce que cette mère représente à mes yeux la quintessence même de la *mérage* dont H. Bazin se moquait déjà il y a plus de trente ans, mère-fusion, mère possessive et victime, qui ne vit que par et pour sa progéniture et nous fabrique de ces galopins exigeants, mal dans leur peau, bagarreurs, enfants-bolides, enfants-rois, sur-nourris, blasés, indolents, hyperactifs, violents, agressifs, incapables de fixer leur attention plus de trente seconde, rêveurs, zappeurs, immatures et s'imaginant tout-puissants.

Je jubile lorsque je l'entends proférer cet argument définitif : « Tous les matins, il *me* fait une indigestion : diarrhée et vomissements. »

Et puis je finis par comprendre que ce *me* agaçant comme un grincement répétitif dans un rouage mal huilé fonctionne parfaitement !

Car elles ont raison, ces mères !

C'est à elles, bien à elles, que ces maux sont adressés !

Maux pour mots !

Situation intégrée, digérée, retournée, renversée !

Telle est prise qui croyait prendre ?

Sans doute. Mais qui entraîne avec elle dans « l'enfer binaire » l'enfant qu'elle prive du droit à l'éducation, au savoir, à la liberté.

Je finis par le lui dire à mots à peine couverts.

Piquée au vif, elle raccroche brutalement.

Hummm !

Martine